

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Yelva, ou L'orpheline russe

**Scribe, Eugène
Villeneuve, Théodore Ferdinand Vallon
Desvergiers, ...**

Bielefeld, 1844

Szene I

[urn:nbn:de:bsz:31-90123](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90123)

SECONDE PARTIE.

Le théâtre représente une grande Salle d'un château gothique: porte au fond; à droite et à gauche, une grande croisée; sur le premier plan, deux portes latérales. L'appartement est décoré de grands portraits de famille.

Scène I.

TCHÉRIKOF *seul*, puis KALOUGA, et DEUX DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, *entrant par le fond*. Dieu! qu'il fait froid! (*Kalouga entre: il est suivi de deux valets, qui restent au fond; Kalouga se tient à une distance respectueuse de Tchérifof, à sa droite.*) Surtout quand on a été en France, et qu'on a l'habitude des climats tempérés... Je ne peux pas me faire à ce pays, et je serai obligé, pour me réchauffer, de mettre le feu à mes propriétés... Kalouga, quel temps fait-il?

KALOUGA. Superbe, monseigneur... trois bieds de neige.

TCHÉRIKOF. Monseigneur... Ce que c'est que d'avoir habité la France et l'Allemagne!... il s'est composé un baragouin franco-autrichien, auquel on ne peut rien comprendre.

KALOUGA. Et ché afre permis à fos fassaux, bour le divertissement, de promener en patinant, sur les fossés de fotre château... Fous

pouvez le foir de le fenêtre... à travers la
filtrage...

TCHÉRIKOF. Du tout... Rien que de les re-
garder... il me semble que ça m'enrhumerait.

KALOUGA. Il être, cependant, bien chaude
aujourd'hui.

TCHÉRIKOF. Je crois bien... vingt degrés... Il
est ici dans sa sphère... lui qui, lorsque nous
étions à Paris, étouffait au mois de jaanvier.

Air du Pot de Fleurs.

Fils glacé de la Sibérie,
Et regrettant dans chaque endroit
Les doux frimas de sa patrie,
Il n'adorait, ne rêvait que le froid.
Pour lui Paris fut sans charme et sans grâces ;
Il n'y goûtait, dans son mortel ennui,
Qu'un seul bonheur, c'était à *Tortoni*,
En me voyant prendre des glaces,
Oui, son bonheur, c'était à *Tortoni*.
En me voyant prendre des glaces.

(Il fait signe aux valets de sortir.)

(À Kalouga.) Écoute ici... C'est aujourd'hui un
grand jour... une noce... une solennité de fa-
mille... Le comte de Leczinski, mon oncle,
noble Polonais, qui à cinq ou six châteaux,
dont pas un habitale, a bien voulu accepter
le mien pour y marier sa fille, ma cousine
Fœdora... qui, à notre départ, n'était qu'une
enfant... et qui a profité de notre absence pour
devenir la plus jolie fille de toute la Pologne-
Russe.

KALOUGA. Ya, monseignir... li être un pien
peau femme..

TCHÉRIKOF. Est-ce que je vous ai dit de parler, Kalouga ?

KALOUGA. Nein... (*Sur un geste de Tchérikof.*) Nicht...

TCHÉRIKOF. Alors, taisez-vous !... Depuis que ce petit gaillard-là a été en France, il n'y a pas moyen de le faire taire... quand il s'agit de jolies femmes... Que ça t'arrive encore !... je te fais attacher comme Mazeppa, sur un cheval tartare... et tu verras où ça te mènera... Mais revenons... Mon oncle et sa fille sont déjà arrivés hier soir, ainsi qu'une partie de la noblesse du pays... Nous attendons dans la journée le futur ; un jeune seigneur français, que j'ai connu à Paris, et avec qui nous étions très-bien ; quoique autrefois nous ayons manqué de nous brûler la cervelle... mais en France cela n'empêche pas d'être amis.. Il va arriver, ainsi que sa famille.. et j'ordonne, Kalouga, à tous mes vassaux, de redoubler de soins, d'égards, de prévenances... je veux sur toutes les physionomies un air d'hilarité et de bonheur.

Air: De sommeiller encor, ma chère.

Je n'admets pas la moindre excuse,
Que l'on se montre et joyeux et content !

Oui, je veux que chacun s'amuse ;

Sinon, malheur au délinquant !

Cent coups de knout, voilà ce que j'impose

Pour le premier qui s'ennuierait ;

Quitte ensuite à doubler la dose,

Si ça ne produit pas d'effet.

KALOUGA. Je comprendre pien, monseigneur.

TCHÉRIKOF. En ce cas, c'est vous, Kalouga, que je charge de donner l'exemple. (*Kalouga*

prend une physionomie riante.) A la bonne heure! Songe que nous devons, par l'urbanité de nos manières, donner aux étrangers une haute idée de notre nation... il ne suffit pas d'être Cosaque.. il faut encore être honnête.

KALOUGA. Ya, monseignir.

TCHÉRIKOF. C'est la comtesse Fædora... Tiens-toi droit.. salue, et va-t'en. (*Kalouga salue et sort.*)

Scène II.

FÆDORA, TCHÉRIKOF.

TCHÉRIKOF. Eh bien, ma belle cousine, comment vous trouvez-vous dans le domaine de mes ancêtres?

FÆDORA. À merveille... il me rappelle nos premières années et les plaisirs de notre enfance... C'est ici, mon cousin, que vous avez été élevés; et vous rappelez-vous, lorsqu'avec vos frères et sœurs, nous courions tous dans ces grands appartements?

TCHÉRIKOF. Où nous jouions à cache-cache et au colin-maillard.

FÆDORA. Et quand votre pauvre mère, (*montrant un portrait à droite*) que je crois voir encore, était si effrayée en nous apercevant cinq ou six dans la même balançoire...

TCHÉRIKOF. C'est vrai.. Et vous rappelez-vous, lorsqu'à coups de boules de neige, nous jouions à la bataille de Pultawa?

Air de la Sentinelle.

Oui, sous nos doigts, la glace offrait soudain
Un château-fort dont nous faisons le siège;